

Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 118 (1992)
Heft: 26

Artikel: Le miroir et la colonne: un conte hermétique mais cependant moral
Autor: Neyroud, François / Weibel, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-77815>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le miroir et la colonne

Un conte hermétique mais cependant moral

Par François Neyroud

Il était une fois, au début des années 80, un certain Kidam qui vivait et travaillait dans ce pays appelé Zélitie. Le territoire de ce pays était assez vaste, mais plutôt plat, un de ces vieux pays dont les sommets de naguère ont été effacés par l'érosion et le temps.

L'une des particularités de ce pays résidait dans le fait que son territoire était ceinturé de murailles, parfois très hautes, élevées par les habitants eux-mêmes – appelés les Zélites – afin de se protéger des agressions extérieures. Ces murailles étaient constituées essentiellement de blocs appelés normes, règlements ou directives, matériaux plus ou moins précieux quoique toujours onéreux, mais parfois aptes à défier le temps; et si les habitants constataient quelque fissure dans la muraille, ils s'empresaient de la colmater à l'aide d'un traitement nommé révision. L'effet de ce traitement pouvait être d'assez longue durée, selon la nature du dommage.

A l'intérieur de ce territoire vivaient trois communautés qui n'entretenaient que peu de contacts entre elles, séparées par ce que l'on appelle la barrière des langues; quelquefois, on voyait un habitant de la Zélitie qui se hasardait à franchir la barrière, pour aller vivre ou travailler dans une autre région du pays, mais il payait sa témérité de quelques ecchymoses ou griffures.

Chacune de ces communautés avait édifié des chapelles, dans lesquelles se retrouvaient toujours les mêmes personnes. Il était difficile, voire impossible, pour un nouveau venu de trouver place dans l'une ou l'autre de ces chapelles, à moins d'être pistonné, car les places y étaient très rares; et les Zélites, certains d'être meilleurs que les autres, ne s'empresaient guère de faire place à un inconnu ou un étranger.

En longeant la muraille qui ceinturait ce pays, on apercevait quelques rares percements, protégés par une succession de portes, difficiles à franchir et aptes à décourager quiconque; et, de fait peu nombreux étaient ceux qui se hasardaient à en sortir ou à y entrer. Mais cette situation pourrait bien

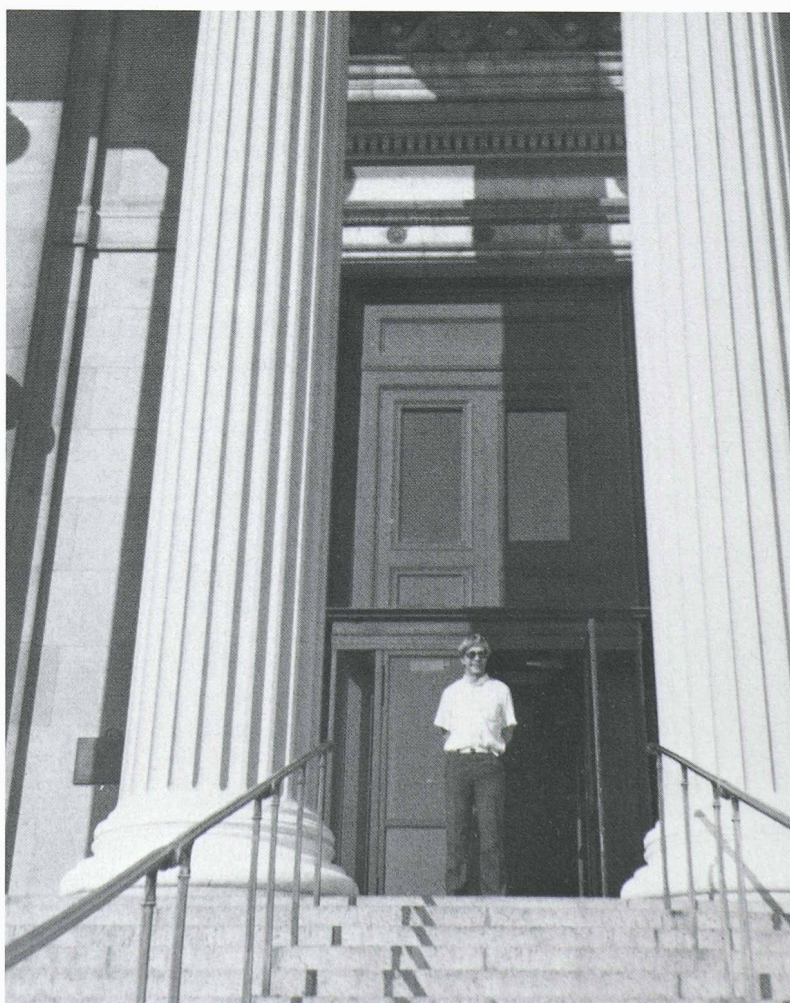
changer sous peu, car, au travers des nuages, on pouvait distinguer un coin de ciel bleu, dans lequel scintillaient la nuit sept étoiles de taille différente; en levant les yeux vers l'horizon, on pouvait même distinguer douze autres étoiles, mais bien plus éloignées que les premières.

Donc, voila Kidam au cœur de ce pays, avec deux instruments – un miroir et une colonne –, et une mission: surprendre les habitants avec ce qu'ils attendent.

Le miroir pouvait être utilisé de diverses façons: on pouvait le présenter aux habitants pour qu'ils s'y contemplent; si cela leur plaisait, ils en redemandaient. Si l'on se permettait de faire dévier un peu l'angle du miroir, et que l'image que celui-ci renvoyait présentait d'autres portraits ou d'autres paysages que ceux du pays, les habitants pouvaient en être irrités. Les Zélites pouvaient devenir franche-

ment hostiles si le miroir, renvoyant quelque image particulièrement brillante, les éblouissait et même les aveuglait; ils détournaient alors la tête, faisant mine de regarder ailleurs. Il en allait de même lorsque le morceau de verre était utilisé comme rétroviseur; peu nombreux étaient ceux qui s'intéressaient à l'image ainsi renvoyée et provenant du passé.

La colonne, quant à elle, était à géométrie variable. Sa base pouvait être plus ou moins large, et le choix de sa mesure était le privilège d'un chef (appelé Rhedda Kteurhan); celui-ci décidait aussi de la décoration de la colonne. Il affichait une préférence constante pour le noir et le blanc, réservant l'usage de la couleur pour de grandes occasions, ou alors lorsque c'était lui qui braquait son miroir sur des oiseaux métalliques ou sur des serpents d'acier qui se mouvaient sur des parallèles brillantes. Il décidait



enfin de la hauteur de la colonne et de la date de son apparition, car celle-ci pouvait apparaître ou disparaître à sa guise. La colonne avait encore une particularité, qui touchait au paradoxe: parfois, alors que Kidam la trouvait particulièrement creuse, elle avait beaucoup de résonance; d'autres fois, alors qu'elle lui apparaissait pleine et dense, elle n'avait aucun écho. Cela faisait dire à Kidam qu'il était bien difficile de présager des réactions des Zélites.

Il y avait une complémentarité évidente entre le miroir et la colonne, et d'aucuns se souviennent encore d'images très belles vues dans le miroir, qui faisaient pousser la colonne jusqu'à une grande hauteur, à un point tel qu'on la repéra même depuis un pays situé au-delà des mers.

Mais un beau jour, Kidam reçut des directives très strictes, lui enjoignant d'orienter le miroir selon un angle et un azimut prescrits; à la même époque, l'étui qui contenait le miroir devint tout d'abord noir, à la demande de quelques Zélites, puis oblique, alors qu'avant il était bigarré et orthogonal. Au fur et à mesure des transformations apportées au miroir par un effet de complémentarité bizarre, la colonne se réduisait. A la fin, il se produisit un phénomène curieux: alors que la colonne avait totalement disparu, on pouvait discerner son ombre portée; celle-ci s'estompa de plus en plus, pour finir par disparaître elle aussi, puis par réapparaître de manière fugace. Ce phénomène ne pouvait durer longtemps, et Kidam, ayant mûrement réfléchi, décida de quitter l'endroit où il était installé depuis tant d'années, avec son miroir et sa colonne, pour gagner un lieu désert. Il se retira dans une petite construction, oh! pas une chapelle, mais plutôt une bâtisse qui ressemblait à celles jalonnant les chemins de croix que l'on voit le long des sentiers dans les régions montagneuses.

Et là, il travaille, il médite, il écrit parfois, et il lit; l'un des derniers livres qu'il a ouverts s'appelle «Histoire des architectures somptueuses dressées au ciel de la mémoire», écrit par André Barey, et dédié en partie à Jacques Gubler. Il vous en recomman-

de aussi la lecture; c'est un ouvrage contenant plusieurs poèmes, dont celui-ci:

D'abord le béton
Pour que naisse l'espace vert

D'abord les barreaux
Pour que s'édifie la prison
D'abord les murs d'oppression
Pour que s'exprime la liberté mise en mots

En premier lieu
Veiller à la bonne alimentation
du microbe

Pour que la maladie naisse
dans de meilleures conditions

Chercher ensuite la thérapeutique

Tours, mai 1970

C'est ainsi que le miroir étant cassé, la colonne et son ombre ayant disparu, Kidam prend congé de vous.

P.-S.: Je serais très ingrat en ne disant pas ici tout ce que je dois à Alberto Sartoris, qui m'a fait prendre

En guise de postface

«Je hais le mouvement qui déplace les lignes» – écrites, pourrait-on détourner la parole du poète. Le rédacteur en chef que je suis a vu venir et repartir des collaborateurs permanents (mais à temps partiel), que ces derniers aient connu la lassitude d'une tâche s'ajoutant à celles que leur impose leur métier, ou que la dynamique de notre revue l'ait entraînée vers une direction dans laquelle ils ne pouvaient pas se reconnaître. Mes propres obligations impliquant la durée, il m'est arrivé d'envier ceux qui pouvaient ainsi se retirer, laissant à d'autres la mission d'assurer la permanence que les lecteurs attendent d'une revue professionnelle. Il est parfois dur d'assumer, notamment face aux collaborateurs et aux auteurs, les décisions liées à l'existence même d'une publication.

Pour accéder aux vœux exprimés par les milieux des architectes, notre rédaction s'est adjoint un rédacteur à mi-temps. Les compétences qui lui sont accordées sont à la mesure des responsabilités qu'il doit assumer, notamment en ce qui concerne l'orientation des contributions consacrées à

conscience de la force du verbe, et de la nécessité de l'utiliser à propos de l'architecture; à Alain-G. Tschumi et André Rivoire, qui m'ont eux aussi encouragé; à R. Schluginhaufen et Jean-Claude Badoux, qui m'ont offert la colonne, et à Jean-Pierre Weibel qui m'a confié le miroir. Merci aussi à MM. Villa et Raymond qui ont su faire briller la colonne, et aux secrétaires qui lui ont permis de tenir debout (particulièrement à Danièle Renard qui a un sens inné de l'équilibre). Et merci à ceux – car je veux croire qu'il en existe! – qui m'ont lu et fait part de leurs critiques et de leurs réactions. Que les autres, ceux qui m'ont fustigé, sachent que j'ai oublié ces péripéties; je les laisse savourer leur joie à la nouvelle de mon départ. Merci enfin à tous ceux que j'ai omis de citer ici et qui m'ont ouvert des horizons nouveaux en me donnant le privilège de les approcher et de les mieux connaître; certains sont devenus pour moi des amis très chers.

l'architecture. Elles n'impliquent toutefois aucune exclusive.

C'est pourquoi je déplore que François Neyroud ait choisi de mettre fin à sa collaboration avec *Ingénieurs et architectes suisses*.

Lorsque notre revue a pour la première fois conféré le titre de rédacteur à un architecte, cela a été à François Neyroud, deux ans après le début de sa collaboration, en 1985. Cela indique bien la très haute estime dans laquelle le tenaient tant notre Conseil d'administration que moi-même. Le respect de la liberté chez autrui étant indispensable si l'on entend la revendiquer pour soi, je prends acte avec regret du choix de celui qui, pendant près de dix ans, a marqué de sa personnalité les colonnes que notre revue a consacrées à l'architecture d'ici et d'ailleurs. Aussi bien au nom de nos lecteurs que de la rédaction, j'exprime à François Neyroud notre sincère reconnaissance ainsi que nos meilleurs vœux pour la nouvelle orientation de sa carrière – travail, méditation, écriture et lecture.

*Jean-Pierre Weibel,
rédacteur en chef*